

# L'évolution de la fin de vie dans notre société et les tendances actuelles

Louis Schweitzer

**Résumé.** *L'article insère la question du traitement actuel de la fin de vie dans un rapide survol historique, traçant à grand trait le rapport à la mort de l'Antiquité, puis jusqu'au Moyen-Âge et au-delà. À l'approche de l'époque moderne, une rupture se produit : la mort est médicalisée, et après le mourant lui-même, ce sont ses proches qui sont dépossédés de ce moment ultime. La distance se creuse entre les vivants et la mort : ils ne savent plus comment la traiter et il devient même difficile d'en parler. La « bonne mort » n'est plus celle dont on a conscience mais celle qui ne se voit pas. C'est une des explications du désir d'euthanasie actuel. À partir de là, l'article s'interroge sur la place de la mort dans la manière présente d'envisager l'existence.*

**Abstract.** *The article inserts the question of present treatment of end-of-life in the context of a brief historic survey, outlining the relationship to death in Antiquity, then until the Middle Ages and beyond. Approaching the modern Era, a rupture occurs : death is medicalized and, after the dying person himself, those nearest to him are deprived of this ultimate moment. The gap widens between the living and the dead : they don't know how to deal with it and it becomes difficult even to talk about. A « good death » is no longer one of which one is aware but one which is unnoticed. This is one of the explanations for the present desire for euthanasia. The article further investigates the place of death in the present way of envisaging existence.*

## Introduction

L'histoire de la mort en Occident est vaste et il n'est pas possible ici d'en rendre compte, même à grands traits. Nous allons donc nous limiter à esquisser la toile de fond du thème principal : la fin de vie dans la société actuelle. Si des questions se posent aujourd'hui qui vont nécessiter des réponses éthiques ou pratiques, c'est que notre société a changé. Notre manière d'envisager la fin de vie, l'approche de la mort, la mort elle-même et le comportement de la société à cette occasion ont changé. Et ce sont ces changements qui sont à l'origine des questions qui nous sont posées.

Nous sommes probablement tous conscients de cette évolution, en tout cas ceux d'entre nous qui ont dépassé un certain âge, parce que nous l'avons perçue. Nous avons encore connu les dernières traces des temps anciens, ou au moins leurs restes. Et, peut-être, avons-nous le sentiment qu'il y a eu une rupture entre un avant millénaire, immémorial, et un présent radicalement nouveau. Cela est sans doute à la fois juste et faux. Faux parce que le passé que nous avons connu n'était sans doute pas aussi ancien que nous le croyions. Vrai parce que du vraiment nouveau est certainement apparu et que, dans certains domaines au moins, une rupture radicale existe.

## Un passé diversifié

Les réflexions qui vont suivre sont en grande partie tirées des travaux de Philippe Ariès<sup>1</sup>. Les conclusions que je vais en tirer ne devront néanmoins pas lui être imputées.

Dans l'Antiquité, la mort, les morts, semblent tenus à distance – les grands cimetières romains sont ainsi en dehors des villes – et il ne s'agit pas de les laisser se mêler aux vivants. La loi ne permettait pas que l'on enterre dans la ville. Et si on honorait les sépultures, c'était aussi pour se protéger de l'influence des défunts.

Les chrétiens ont commencé par respecter ces pratiques et ces convictions. Il est pourtant intéressant de voir comme Saint Jean Chrysostome réagit à une nouveauté qui va changer les habitudes.

---

1. Philippe ARIÈS, *Essais sur la mort en Occident. Du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1975, réédition 2015.

Veille à ne jamais élever un tombeau dans la ville. Si on déposait un cadavre, là où tu dors et tu manges, que ne ferais-tu pas ? Et pourtant tu déposes les morts non là où tu dors ou tu manges, mais sur les membres du Christ (c'est-à-dire dans les églises)<sup>2</sup>.

On voit bien que commence à se manifester une pratique qui prendra une grande ampleur au fil des siècles qui suivront : enterrer les morts dans les églises, au plus près des ossements des martyrs et des saints, des reliques.

Cela va se développer de plus en plus et, au Moyen Âge, il est tout à fait naturel de se faire enterrer dans les églises. On se protège ainsi en se mettant sous le couvert de la sainteté de l'Église. On peut préciser dans son testament à quelle place on souhaite être enterré. Il va de soi que, régulièrement, il faut faire de la place. On enlèvera alors les os secs pour les placer dans des « charniers », des ossuaires qui sont le long de l'église ou proches d'elle. Il peut être intéressant de noter que les gens de cette époque n'étaient pas choqués par le fait que les os puissent être déplacés. En confiant à l'église le corps des défunts, on faisait d'elle, de manière globale, le cimetière. Mais il n'y avait à cette époque aucun culte, aucune dévotion particulière pour les tombeaux de « nos défunts » comme on a pu le connaître à partir du XIX<sup>e</sup> siècle.

La proximité des vivants et des morts semble totale. Les abords de l'église sont le lieu de commerce, de fêtes, et tout cela se passe dans la proximité des ossements et des restes des défunts dont nous avons parlé.

Ce n'est que plus tard que les choses vont changer, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Cette présence des morts parmi les vivants semble devenir de moins en moins acceptable, de plus en plus choquante. De véritables campagnes seront organisées pour manifester contre le caractère non hygiénique de cette proximité. Les cimetières seront alors séparés des églises, on pensera même à les créer hors des villes. Ainsi, certains cimetières dans Paris seront détruits et d'autres créés à l'extérieur, comme le cimetière du Père Lachaise ou Montparnasse à l'époque du Consulat<sup>3</sup>. Mais la ville grandit rapidement et englobe les

---

2. SAINT JEAN CHRYSOSTOME, *Opera...*, Paris, Montfaucon, 1718-1738, vol. 8, p. 71, homélie 74, cité dans P. ARIÈS, *Essais sur la mort en Occident*, p. 25.

3. P. ARIÈS, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, p. 150.

nouveaux cimetières. Et, au XIX<sup>e</sup>, les choses changent encore. La place de la mort évolue et se développe un véritable culte des morts. C'est alors que naît cette nécessité de rendre hommage aux défunts en se rendant, au moins une fois par an, sur leur tombe. On pourrait croire que tout cela a été suscité par l'Église catholique, mais cela ne semble pas être le cas. Ce culte des morts est en effet largement défendu par les positivistes et ressemble bien à une sorte de culte de substitution. L'Église catholique suivra le mouvement plus qu'elle ne semble l'avoir initié. On peut donc noter que ce qui se pratiquait auparavant et qui nous semblait peut-être de tout temps est finalement assez récent.

Mais il nous faut surtout nous intéresser à la manière dont la mort et son approche sont vécues. Pendant tout le Haut Moyen-Âge, la mort semble naturelle, on ne se préoccupe pas particulièrement de soi, porté que l'on est par la communion de l'Église. Et cela va durer jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. À partir de cette époque, l'approche va partiellement changer, l'eschatologie passant d'un accent porté sur la résurrection finale à un autre plus centré sur le jugement particulier de chaque personne dès son décès. La mort cesse d'être une réalité plutôt collective pour devenir une réalité plus personnelle.

La manière dont on meurt à cette époque est importante et une « bonne mort » peut racheter bien des errements de notre vie.

Ce qui est certain, c'est que, sous des formes variées, la fin de vie est une réalité acceptée, naturelle, sociale, et qui donne lieu à une ritualisation de l'agonie et du deuil. Les formes que cette ritualisation peut prendre peuvent changer, ce qui demeure, c'est que la mort reste profondément inscrite dans le paysage. Il y a une manière convenable de vivre ce passage, dont certains éléments peuvent être modifiés, mais qui demeure assez stable. Chacun sait comment cela doit se passer pour avoir participé au rite de nombreuses fois à l'occasion de la mort de parents ou de voisins.

Pendant longtemps, c'est le mourant qui est au centre. Il sait qu'il va mourir et doit le savoir. C'est d'autant plus important qu'il lui faut régler, avant le passage, un certain nombre de choses, avec ses proches et avec Dieu. On connaît la fable de La Fontaine : « Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine, fit venir ses enfants, leur parla sans témoins... » On règle ses affaires, on donne ses dernières

paroles à sa famille, comme les patriarches mourants peuvent donner leur bénédiction à leurs descendants. Et cela se fait sans témoins, ou, au contraire, parfois, devant d'assez nombreux témoins. La « bonne mort » est donc une mort attendue, consciemment vécue, souvent allongé sur le lit, les yeux vers le ciel. La mort soudaine, inattendue, est un drame car elle n'a pas permis au défunt de se préparer. Il est à noter qu'un document pontifical du Moyen Âge faisait un devoir au médecin d'avertir le mourant de sa situation<sup>4</sup>. Ne pas le faire aurait été l'empêcher de prendre ses dernières dispositions et de se préparer. C'est d'ailleurs sans doute ce qui explique que, jusque vers le milieu du xx<sup>e</sup> siècle, l'Église catholique a été très réticente devant toute tentative d'endormir une personne en fin de vie.

Des médecins posèrent, en 1957, au Pape Pie XII la question suivante : « La suppression de la douleur et de la conscience par le moyen des narcotiques [...] est-elle permise par la religion et la morale au médecin et au patient [même à l'approche de la mort et si on prévoit que l'emploi des narcotiques abrégera la vie] ? ». Le Pape répondit : « S'il n'existe pas d'autres moyens et si, dans les circonstances données, cela n'empêche pas l'accomplissement d'autres devoirs religieux et moraux : oui »<sup>5</sup>.

Pendant longtemps, celui qui dirige cet épisode de son existence est le mourant.

Les choses semblent changer à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. La famille prend une place de plus en plus importante. C'est elle qui est au centre et qui prend les décisions. Pour protéger le malade, il va devenir de plus en plus naturel de lui cacher son état. Le mourant est alors considéré comme un mineur ; il est normal de prendre pour lui les décisions qui s'imposent et de ne rien lui dire. Et lui-même pourra faire semblant de ne se rendre compte de rien par respect pour son entourage. Les raisons de cette évolution peuvent être diverses, mais une certaine perte d'influence de la religion se manifeste sans doute ici.

Il est intéressant de constater que, dans les nouvelles de Tolstoï, les deux formes anciennes et plus nouvelles existent, la forme ancienne correspondant à la mort des paysans et la plus nouvelle se manifestant

---

4. P. ARIÈS, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, p. 167-168.

5. PIE XII, *Discours du 24 février 1957* (DC, n° 1247, 1957, col. 325-340).

dans des familles bourgeoises et plus occidentalisées. Ainsi, dans la nouvelle intitulée : *Trois morts*, le paysan qui meurt sait qu'il meurt et constate tout bonnement : « la mort est là ». Mais, dans le petit roman *La mort d'Ivan Illitch*, l'épouse, la famille et le médecin conspirent pour cacher au mourant que son heure est venue.

En revanche, les manifestations du deuil demeurent et les formes extérieures sont extrêmement contraignantes.

### **La rupture et l'oubli de la mort**

La nouveauté va semble-t-il naître aux États-Unis, vers le milieu du xx<sup>e</sup> siècle et se répandre avec quelques nuances dans les pays industrialisés. On pourrait la présenter comme l'oubli de la mort. De nombreux facteurs sont à prendre en compte.

Comme le disait Pascal : « On mourra seul<sup>6</sup> ». Cette remarque se voulait philosophique et assez paradoxale. En réalité et en profondeur, nous mourons seuls, alors qu'extérieurement, du temps de Pascal, on ne mourrait pas seul. Mais cette pensée est devenue une réalité beaucoup plus littérale et quotidienne. On ne meurt plus chez soi, entouré de sa famille, de ses amis et même de ses voisins ; on meurt le plus souvent vraiment seul, isolé de ses proches et à l'hôpital.

Nous avons vu que, dès le xix<sup>e</sup> siècle, la personne était comme privée de sa mort par sa famille. On lui cachait ou on espérait lui cacher la gravité de son état et il est probable qu'elle-même pouvait jouer le rôle que l'on attendait d'elle par respect pour ses proches. Ce n'est plus la famille qui prend à ce moment la direction, mais le corps médical. La famille peut ainsi parfois se sentir elle-même dépossédée, tout comme ce pouvait être autrefois le cas du mourant. Elle devient elle-même spectatrice d'une pièce dont les acteurs principaux sont les soignants. Cette médicalisation de la mort est certainement une des causes de bien des problèmes qui se présentent à nous aujourd'hui.

Mais autre chose semble changer. Dans un premier temps, le fait de cacher au malade son état avait certainement comme cause le souhait de le protéger. Les consolations de la religion étaient devenues à ce point incertaines pour la plupart des gens que mieux valait mourir sans en avoir conscience ou, au moins, en prendre conscience le

---

6. PASCAL, *Pensées*, Brunschvicg 211, Lafuma 151.

plus tard possible. Mais, peu à peu, ce n'est plus du malade qu'il s'agit, mais de ceux qui l'entourent, de la société dans son ensemble. La mort cesse d'être naturelle, acceptée; elle devient étrangère et menaçante et il est comme indécent d'en parler. Nous souhaiterions oublier que nous sommes mortels car nous ne savons plus comment nous situer devant cette « fin ». Il faut que la mort se fasse discrète. Il est donc souhaitable de l'escamoter le plus possible.

Il est fréquent que l'on éloigne les enfants pour leur éviter le traumatisme de la confrontation à la mort d'un grand-parent par exemple. Comme le fait remarquer Philippe Ariès avec un certain humour : autrefois, on disait aux enfants qu'ils naissaient dans les choux et ils voyaient mourir leurs proches. Maintenant, ils savent tout sur la sexualité, mais on leur cache la mort... C'est la mort qui est devenue indécente.

Le deuil lui-même, même si les psychologues continuent d'en parler, ne doit pas se voir. Il est certes sain de souffrir, mais il semble là aussi un peu indécent de le montrer trop. Les marques extérieures du deuil ont disparu en quelques années. Cela se passe bien sûr plus rapidement en milieu urbain et intellectuel que dans les campagnes, mais le mouvement, qui ne date pas d'hier, se généralise. La bonne mort est celle dont on ne s'aperçoit pas et qui s'efface le plus vite possible. Est-ce pour cette raison que l'on peut constater que la présence du corps dans les églises et dans les temples – et cela concerne aussi les milieux évangéliques – est de plus en plus rare? On préfère souvent un culte d'action de grâce ou du souvenir une fois l'inhumation faite assez rapidement après le décès. Le développement de l'incinération accentue peut-être cette tendance, mais elle-même est certainement liée, au moins en partie, à ce désir « d'effacer la mort » le plus vite possible.

### **Les conséquences de cette évolution**

Notre société manifeste à l'évidence une gêne profonde devant la mort. Elle ne sait pas qu'en faire et préfère l'ignorer autant qu'il est possible.

Nous avons dit que la fin de la vie était devenue, au xx<sup>e</sup> siècle, la propriété des médecins et des soignants. Mais eux-mêmes ont, pendant longtemps, eu du mal à l'affronter. Ils étaient formés pour

soigner, pour guérir. La médecine a fait, en très peu de temps (nous l'oublions parfois) des progrès extraordinaires. La mort du patient a donc été longtemps considérée comme un échec par des soignants uniquement formés aux soins. C'est ce qui explique cet « acharnement thérapeutique » qui a sauvé bien des malades, mais qui s'est parfois transformé en ce que l'on préfère appeler aujourd'hui « obstination déraisonnable ».

Cette gêne dont nous avons parlé et qui touche plus ou moins tout le monde s'est parfois transformée en horreur lorsque des personnes ont été confrontées à la mort dramatique de proches à l'hôpital dans des conditions qui leur ont semblé indignes. Ces personnes ont pris conscience de la souffrance que pouvait susciter cette fin de vie hyper-médicalisée, et rendue anonyme par le système hospitalier. Souffrance du patient qui semble subir les derniers jours de sa vie, emporté par une logique médicale qui le dépasse. Mais souffrance également de la famille qui juge la situation insupportable pour le mourant certainement, mais aussi pour elle-même.

C'est sans doute de là que vient le désir très répandu de trouver une solution et le souhait de pouvoir mourir sans souffrance, tranquillement et « dignement », avant d'avoir eu à subir des traitements jugés dégradants. Ce désir d'euthanasie ou de suicide assisté a sans doute bien des sources. Mais une d'entre elles est certainement le souhait de ne pas souffrir et de ne pas voir ses proches souffrir. Et il me semble que ce souhait est compréhensible, surtout pour des gens pour lesquels la mort n'est que la fin. Ne pas souffrir est le minimum attendu. L'apologie de l'euthanasie est ainsi assez fréquemment présentée sous cette forme compassionnelle. Elle l'est parfois de manière plus radicale sous sa forme philosophique et libertaire. On ne parlera plus alors de *mourir dans la dignité*, mais d'*ultime liberté*<sup>7</sup>.

Pourrait-on dire que, paradoxalement, être maître de sa mort est sans doute pour beaucoup une manière de la gommer. Je n'aurai plus à la subir puisque je pourrai la provoquer de manière douce lorsque je le souhaiterai. La sédation est une autre réponse à cette attente. Puisque bien des gens souhaitent mourir sans s'en apercevoir, partir

7. Ainsi les deux associations qui, en France, militent pour l'euthanasie s'appellent l'Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité et l'association Ultime Liberté.



en dormant est sans doute la mort qui leur paraît la plus souhaitable. La différence entre celle-ci et l'euthanasie doit être maintenue, même si le risque de la voir être détournée n'est pas absent.

Une autre réponse à cette crainte de la mort est, dans une tout autre approche, l'apparition des « soins palliatifs ». On ne cherche pas alors à fuir la mort en la provoquant lorsque nous le souhaitons, mais on accompagne, on soulage et on cherche à permettre à la personne de partir à son heure en paix et sans souffrance.

### **Vaincre la mort**

Pour terminer, faisons cette remarque. Tout le mouvement que nous connaissons depuis le milieu du siècle dernier tend à gommer la mort. Ne lui trouvant plus de place, on essaie de la faire disparaître. Je crois que cela est plus littéralement vrai que nous le pensons. Il existe un mouvement, le transhumanisme, qui veut dépasser la condition humaine et, de manière très consciente, espère que la mort sera un jour vaincue par les ressources de la science et de la technique. Il ne concerne qu'une minorité de personnes riches dans des pays riches qui ont fait de la science et du progrès leur espérance. Mais on peut se demander si ce mouvement ne manifeste pas une attitude qui est inconsciemment partagée par beaucoup. Nos générations ont été témoins de tels progrès, de telles avancées scientifiques et médicales, que le rêve d'éternité nous semble de plus en plus réaliste. Notre pensée et nos réactions spontanées ont à ce point évolué que si nous savons bien que nous ne pouvons pas encore vaincre la mort, nous ne savons déjà plus qu'en faire car elle n'a plus de place dans notre manière d'envisager l'existence. Alors, faute de mieux et en attendant, nos contemporains peuvent au moins faire semblant qu'elle n'existe pas et tout faire pour l'oublier.

Derrière les demandes de certains de changer les lois, il y a donc probablement bien autre chose qu'un mouvement daté et limité dans le temps, provoqué par des militants et des lobbies. Nous sommes devant le résultat d'une longue évolution qui a commencé lorsque la mort a cessé de nous paraître « naturelle ». On a commencé par la cacher au premier intéressé, puis on a essayé de la gommer, autant qu'il était possible, de la société. Peut-être pourrait-on résumer la situation actuelle par cette phrase de Roger Caillois :

Le trépas n'est pas à craindre, non par la suite d'une obligation morale de surmonter la peur qu'il provoque, mais parce qu'il est inévitable et qu'en fait il n'existe aucune raison de l'appréhender ; simplement il n'y faut point penser et encore moins en parler<sup>8</sup>.

Cette phrase date de 1951. Peut-être faudrait-il ajouter aujourd'hui le mot « encore ». Le trépas n'est pas à craindre parce qu'il est « encore » inévitable...

---

8. Roger CAILLOIS, *Quatre essais de sociologie contemporaine*, Paris, Perrin, 1951, cité par P. ARIÈS, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, p. 190.